

MAKENZY
ORCEL

Une somme
humaine

**MAKENZY
ORCEL**

Rentrée littéraire Rivages

Dans ses carnets, la narratrice raconte l'enchaînement de drames qu'a été son existence, de son enfance dans le sud de la France à l'abandon final sur les rails du métro. Dans son village où rumeurs et légendes vont bon train, la réputation prévaut. Ainsi, lorsqu'elle est violée par l'oncle, ses géniteurs, craignant la vindicte populaire, étouffent la vérité. Méprisée par tous à l'exception de sa grand-mère, l'espoir fou de mener une vie à l'abri des fantômes du passé l'entraîne à Paris. Là-bas, dans l'épuisante métropole, elle tentera de trouver sa place entre études, rencontres et solitude. Entre amour et manipulation.

À travers la vie de cette jeune femme et un ensemble de personnages singuliers, c'est à une véritable somme humaine que Makenzy Orcel prête sa voix, dans un style poétique inimitable.

Né en Haïti, Makenzy Orcel est l'auteur d'une œuvre composée de recueils de poèmes et de romans très remarquables, dont *L'Ombre animale* et *L'Empereur*.

Du même auteur

- La Douleur de l'étreinte*, poésie, Deschamps, 2007.
- Sans ailleurs*, poésie, Arche Collectif, 2009.
- À l'aube des traversées et autres poèmes*, poésie, Mémoire d'encrier, 2010.
- Les Immortelles*, roman, Mémoire d'encrier, 2010 ; rééd. Zulma, 2012 ; Points, 2014. Prix Thyde Monnier de la Société des Gens de Lettres.
- Les Latrines*, roman, Mémoire d'encrier, 2011.
- La Nuit des terrasses*, poésie, La contre allée, 2015.
- L'Ombre animale*, roman, Zulma, 2016 ; Points, 2017. Prix Littérature-monde, Prix Louis Guilloux, Prix Ethiophile.
- Caverne*, suivi de *Cadavres*, poésie, La contre allée, 2017.
- Le Chant des collines*, poésie, Mémoire d'encrier, 2017.
- Miwo Miba*, poésie, Legs Édition, 2017.
- Maître-Minuit*, roman, Zulma, 2018.
- Une boîte de nuit à Calcutta*, roman, Robert Laffont, 2019.
- L'Empereur*, roman, Rivages, 2021.
- Pur sang*, poésie, La contre allée, 2021.

Makenzy Orcel

Une somme humaine

Rivages

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Collection dirigée par Émilie Colombani

Pour ce projet d'écriture, l'auteur a bénéficié
d'une bourse du Centre national du livre
et du département de la Seine-Saint-Denis,
d'un séjour à la Cité internationale des arts de Paris
et à la Villa Séguro à Lomé, il les remercie.

Couverture : Illustration : © Adobe Stock

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2022

ISBN : 978-2-7436-5732-1

*Légère est ma démarche,
– Ma conscience est légère –
Légère est ma démarche,
Ma chanson est sonore –*

*Dieu m'a mise seule,
Au milieu du monde ;
– Tu n'es point femme mais oiseau,
Alors – vole et chante.*

Marina TSVETAÏEVA

*à ma mère, toujours
à Nyl*

à Malick

*de l'instant
seulement l'impact*

IMPASSE-MIROIR

D'accord pour l'au-delà

*il y eut l'ombre
au chevet du voyage
le temps ruminant ses graffitis
au lieu d'errance*

*il y eut des matins mouillés
l'aube sale et lourde
les toits crachant leurs poumons
à côté d'un ciel ailleurs*

*il y eut l'âme des marins
nuée de mouettes
au-dessus du lit
corps sans âge plié sur ses gouffres*

*il y eut l'oiseau sombre
aveuglant les vitres*

puis la mort

tout s'éclaircit à partir de la mort... le temps, sitôt dépouillé de ses mystères et de ses métamorphoses, baigne dans un océan de pur jour, on dirait qu'il retourne à sa source intérieure, je ne sens plus sur ma nuque sa langue rèche et fiévreuse, son souffle irréprensible, le passé, le présent et le futur se déroulent parallèlement dans leur situation et leur continuum respectifs, unis dans un même miroir, entre l'imminence et l'absolu, le tréfonds du ciel et le plus infime élément dans la composition humaine, je passe de l'un à l'autre comme on feuillette un livre... l'éternité, n'est-ce pas la même colline vue depuis une autre fenêtre, pour nous autres simples d'esprit c'est le flou, la mort, pensait grand-mère, l'insondable, la fin, toutes nos actions s'épuisent dans une quête folle d'immortalité, d'infini... la mort, disait jadis sa mère qui reprenait les mots de sa grand-mère qui reprenait les réflexions du patriarche qui fut bon élève, la grande Roue est la seule et l'unique certitude, mais la certitude n'est-elle qu'un possible accéléré, surestimé, une hypertrophie du réel, mourir c'est se métamorphoser, puis renaître, loin de toutes formes de souffrance ou, mieux, accéder à un cycle nouveau, inconnu, qui nous libère de la vie, de la mort, de tout, quoi qu'il en soit, le vivant est trop insensible à ce qui échappe au réel pour comprendre l'immense satisfaction éprouvée par une âme qui n'est plus soumise au calcul du temps...

un chemin implicite au milieu d'une forêt dévastée, une comète folle et saignante, la vague n'a ni commencement ni fin, elle reproduit la valse du vent, mais je

vais commencer – au risque d’opacifier ou complexifier la compréhension de certains épisodes du flux qui va suivre – par mon arrivée à Paris d’un village lointain, presque onirique... en moins de six heures de train, ce nouveau monde s’offrait à moi, l’opposé du premier, les comparer serait un crime, j’étais libre, loin de l’enfance, de ces nuits interminables et confuses, de l’angoisse que le condor resurgisse dans le clair-obscur de la chambre pour se repaître de ma chair et de mon sang, mes cris étouffés de douleur et de répulsion, loin de cette éternité où je voyais mon bourreau tous les jours, flânôchant dans la maison, prenant parti pour cette salope de mère, par exemple, qui jurait que jamais elle ne m’autoriserait à fermer la porte de ma chambre la nuit, tant que tu vis ici, tirant la langue, me clignant de l’œil avant de se tourner vers les autres d’un air normal, tandis que son insidieux venin gagnait de plus en plus mon corps, les limites de mes rêves... Paris, je ne pouvais pas espérer mieux, je m’estimais chanceuse, surtout parce que je m’étais dit qu’ici c’était le lieu idéal pour tout réparer, oublier, j’y croyais en plus, jusqu’à l’affreux creusement du vide, l’inévitable miroir déformé du temps, le sentiment que je n’étais nulle part à ma place, que n’importe où ailleurs serait une effraction dans la mauvaise existence, alors je fis demi-tour et claquai la porte derrière moi, c’était bien réfléchi, juste une étoile qui s’effondrait sur elle-même...

ma vie avait été l’objet d’une lente (auto)destruction, on peut déjà en sentir les relents à travers les

premières notes de ce cahier, à son lecteur j'ai envie de dire, *voici la passerelle, ne crains pas le vertige...* ce n'est pas simple à surmonter – on devrait pouvoir faire barrage au moulinet exalté de la mémoire, lui interdire l'accès à ces zones étouffées, bannies, ces trous qui cachent d'autres trous et qui n'hésiteraient pas à nous avaler, rien qu'en les approchant – bourdonnent en moi des mouvements de foule violents, des fleuves fulgurants, des météores furieux, des orages perdus, qui ne demandent qu'à se révéler, foncer vers le jour... je me regardais sombrer avec une indifférence indescriptible et silencieuse, comme si personnellement cela ne me concernait en rien, quelqu'un m'aurait-il fait plus de mal que de bien, l'aurais-je envoyé brûler éternellement dans la géhenne ardente de tous les enfers... s'il avait cherché à me sauver, refermer la terre ouverte sous mes pieds, apaiser mes mers intérieures, ces torsions, versants dont nous sommes faits... mais n'est-ce pas le destin de toute vie, s'en aller, simplement... ma descente aux enfers, pour ainsi dire, débuta longtemps avant que je m'en rende compte, que je prenne conscience que ma chute était irréversible, en courant après des rêves qui ne se réalisent pas justement parce qu'on leur court après, mais conformément à un jeu qui souvent nous échappe, parmi ces rêves, celui d'être heureuse, difficile de dire à quel moment cette idée éclatait dans mon esprit, grandissait, puis se métamorphosait en une véritable obsession, avoir une maison, un jardin, un chien, un mari qui se respecte, des enfants, etc., comme si tout à coup le cours de mon existence ne tenait qu'à ce fil, ce bonheur banal ça existait, était

possible avant la mort, ce n'est pourtant pas ce que je pense que devrait avoir une femme pour s'accomplir, loin de là, mais ce que j'ai compris finalement, c'est qu'il est difficile d'échapper au juge intérieur, ou devrais-je dire ces impasses intérieures, et qui au moindre écart nous rappellent à l'ordre, une sorte d'hétéronomie dont les forces influentes et pernicieuses sont paradoxalement ancrées en nous, un peu comme être possédé par un dieu qui ne nous tend que des pièges, dont on aimerait désespérément se débarrasser, aussi je crois que j'avais peur que la petite fille que j'avais été revienne pour se trouver face à une femme impuissante, plus seule que jamais, avec ses failles, incapable de se projeter autrement, j'étais prête à tout, je voulais cette vie-là, et au fur et à mesure que le temps passait, à force de m'obstiner, d'insister pour que le miroir me renvoie une image de moi non inversée, j'avais perdu le sens du réel, le sens de tout, mes démons réveillés me traquaient jour et nuit, tout un escadron, avec à sa tête la petite fille perdue, brisée, je déployais des efforts surhumains pour les repousser, les jeter aux oubliettes de l'inconscient, du moins les filtrer, en concentrant, par exemple, toutes mes pensées sur mon rêve, en me faisant croire qu'il était déjà réalisé, et à bout de forces, ou au moment où je m'y attendais le moins, je m'enfonçais à toute vitesse dans le noir...

nos mots sont plus forts que nous, c'était aussi une phrase de grand-mère – elle disait toujours ce qu'elle pensait, n'en déplaise à mes géniteurs et à leurs invités – moi je voudrais que les miens soient plus forts

que le temps, la perspective littéraire de ce cahier, je pourrais dire de ce chaos, se nourrit de cette impulsion déceptive, de son inépuisable évanescence... tout est là, incontestable, ignoble et vrai, l'autobiographie c'est comme une pute qui montre ses nichons et ça n'étonne personne, ou si, au contraire, à tel point qu'on la traîne au bûcher au nom de la bonne morale, j'assume entièrement cette indécence, je suis désormais le miroir dans lequel je me vois

Première tentative

... s'accapara subitement mon corps, ma tête, puis me remplit entièrement quelque chose comme une terrible chaleur, une conscience démesurée, stérile des platitudes existentielles, quelque chose auquel je tentai vainement de résister, il aurait suffi de trouver un reliquat de lumière quelque part en moi et m'y accrocher de toutes mes forces, laisser passer la tempête, mais cette chaleur devint de plus en plus insoutenable, je ne respirais plus, il fallait que ça s'arrête, et tout de suite, sans réfléchir, je bondis vers le balcon pour me jeter dans le vide, PAUVRE TYPE, PAUVRE TYPE, j'avais crié ces mots tellement de fois, et si fort, à en vomir, lisez ce cahier jusqu'au bout et vous comprendrez peut-être pourquoi, parfois comme une bête blessée, pour exprimer un rien, ce n'était pas moi, ça ne me ressemblait pas, ce n'était pas normal, j'aurais bien voulu pouvoir me contrôler, exprimer avec justesse ma pensée, mes envies, mes conditions, mes incertitudes, mes sentiments, mes fantasmes, je savais pourtant le faire auparavant,

j'avais appris, mais depuis ma rencontre avec Makenzy, du jour au lendemain, tout en moi avait fondu, j'étais devenue une source, une rivière, un fleuve, puis une mer de cris, je voulais sauter du quatrième étage pour cette raison aussi, pour éteindre ce volcan dans ma tête, la rage d'être vide, de n'avoir aucune prise sur moi-même, sur lui, sur rien, couper court à l'adversité, qu'aurais-je pu faire d'autre, on n'a pas une définition nette de soi-même, comme on ne peut être positivement à l'origine de tout ce qui découle de notre existence... Makenzy, celui que je prenais pour l'homme de ma vie, venait de me faire comprendre (je le soupçonnais déjà, pour tout dire, à sa manière de parler, de se comporter parfois comme une merde avec moi) que notre relation n'allait nulle part et qu'il fallait qu'on y mette un terme avant que ça devienne toxique, pour reprendre ses propres mots, tu me fais chier, tu inventes plein de choses, tu perds la raison, ça ne marchera jamais entre nous, qu'est-ce qui s'est passé, rien de plus étonnant que ce qui se passe d'habitude dans ce genre de relation, au début tout va bien, le monde se réduit à l'autre, son visage, son sourire, ses yeux, ses bras, ses jambes, son absence, ses pas, son sommeil, son réveil, il y a ce qu'on pourrait appeler une distorsion de la perception de l'autre, il est tout le temps beau, génial, ainsi que tout ce qu'il fait, ses pets, ses ronflements, son attitude médiocre, c'est encore parfait, c'est l'amour, c'est ça le bonheur, et un beau jour tout redevient visible, perceptible, nu, percutant, dégoûtant, on en a marre de cet enfant maudit, ce mirage oublié peut-être par sa mère au fond d'une poubelle, on a son content de frustrations

et d'amertumes, on se demande comment on a pu accepter ça, s'abrutir à ce point, on se rend compte souvent trop tard que l'autre ne faisait que se servir, et puis vous mentir, vous mentir, sans scrupule...

je ne cache pas que j'avais le don d'exagérer mes sentiments, qu'ils soient réels ou fallacieux, pour faire valoir à mes yeux mes mensonges (Dieu sait que je me suis raconté des histoires, et des bien connes) pour des vérités inexpugnables ou me pervertir dans une posture qui était loin d'être la mienne (*viens et sois l'un de nous*, dit le Prophète), si j'avais embrassé un mec dans le couloir de l'école par exemple, en évoquant la scène avec Toi (ma regrettée amie) des jours après, je disais mon copain, mon amant, ou mon amoureux du couloir... celui ou celle qui met la même part de lumière dans la contemplation d'un oiseau que dans le rêve impossible à maîtriser le langage de la forêt, dans un plan cul que dans une véritable histoire d'amour, s'ouvre à l'intemporalité de la vie... j'avais quelquefois une fâcheuse tendance à abuser des maximes, à la manière de ces écrivains qui se font l'éducateur de leurs lecteurs, telle une irrésistible inclination, par ailleurs j'avais mis trop longtemps, et peut-être toute ma vie, à comprendre que le couple était une mauvaise blague, comme le péché, la culpabilité, le pardon, le bonheur, et toutes ces plaisanteries, que le monde tournait encore en son sein grâce à ces mensonges auxquels les gens croient dur comme fer, et ce n'était pas plus mal que si on se mettait tous à avouer la vérité, toute la vérité... il était évident que quelque chose dont

j'étais incapable de mesurer l'impérieuse détermination m'avait ravie à moi-même...

le vase débordait déjà depuis un moment, entérinant une odieuse affirmation, celle de ne pas être suffisamment regardée, reconnue, aimée par l'autre, larguée, perdue, c'est comme si je reprenais connaissance dans une autre vie que la mienne, disons dans une vie où j'étais à la fois actrice et spectatrice d'un même cirque ridicule, une vie qu'on pourrait conditionner ainsi : l'actrice joue, vit, vibre, la spectatrice (qui est aussi l'actrice) la regarde faire, partage ses corps et ses ailleurs, puis toutes les deux finissent par accéder à une forme d'absence, un lieu complexe comme un mélange de pensées, de sentiments et de leur sens, mais aucune n'est le point de départ ou le point final de l'autre, elles façonnent leur propre déchéance... ivre de désespoir, je me regardais péter un câble, glisser sur la mauvaise pente, jusqu'à fouiller dans les affaires de Makenzy, pour comprendre ce qui ne s'explique pas forcément, pourquoi quelqu'un t'aime mais veut quand même garder sa liberté, telle qu'elle était avant de te connaître, pourquoi les histoires ne sont pas faites pour durer (celles qui durent sont de vieilles catastrophes), le pire ce n'était pas le fait de fouiller dans sa *vie privée* pour découvrir ce qu'après tout il n'était pas nécessaire de chercher à savoir, franchement, c'est ridicule de s'épuiser à vouloir être la seule femme dans la vie d'un homme (la seule personne dans la vie de quiconque), mais d'y avoir cru depuis le début de notre relation, de m'y être investie pleinement, devant cette nouvelle évidence je me sentais pitoyable, nulle,

réduite, vide, je perdais pied, je ne respirais plus, ma poitrine se gonflait, déboussolée, je fonçais dans la rue, au premier bar venu je commandais un whisky Coca, mon cocktail préféré quand j'allais mal, puis un autre, puis un autre, la première fois que j'avais bu autant c'était pour fêter mes dix-huit ans seule dans mon salon à Paris, et la dernière fois c'était le jour où j'ai rencontré Orcel... le vacarme de la rue m'était insupportable, quand je revins à l'appartement, Makenzy était assis sur le canapé dans ce qui tenait lieu de séjour, complètement distant, détaché, comme à son habitude, malgré mes déboires, je lui demandai qu'est-ce qu'on fait – j'entendais par là est-ce qu'on reste plantés là comme des cons ou bien on oublie tout et on reprend normalement notre vie –, il maintint sa position ferme, ce serait mieux qu'on se quitte avant que ça devienne trop moche... c'est à ce moment-là que j'avais été arrachée à moi-même par cette terrible chaleur, une force intérieure, absolue, oui, la seule chose qui me venait à l'esprit c'était d'en finir avec moi, l'alcool avait renforcé cette idée... même si pour être tout à fait honnête, je n'attendais pas forcément de cet enfoiré qu'il m'aime pour la vie, pour le meilleur et pour le pire, enfin pas lors de cet épisode, ça faisait quelques mois qu'on vivait ensemble, je voulais qu'il m'aime autant que je l'aimais, je me mentais à moi-même, je crois...

*mon cœur est une île sauvage
mille saisons se succèdent et complètent l'ennui
mille animaux ruminent tranquillement leur démence
le sang imploré gémissant derrière les barreaux d'un
temps dont le cadavre est mon gouffre*

*son inépuisable pestilence
la mémoire des aubes et des soirs*

*depuis des rêves du grand large
mon cœur pleure des torrents*

la moitié de mon corps était penchée dans le vide lorsqu'un bras m'avait subitement tirée et poussée sur le canapé, la chute était plus qu'imminente, je l'avais entamée, Makenzy m'avait rattrapée de justesse, sans lui c'était fait, je passais clairement de l'autre côté, puis on se regarda intensément, j'étais essoufflée, il était rouge de saisissement, ses yeux me détestaient, je plongeai dans ses bras malgré moi, on commença à s'embrasser, il me bouscula, *espèce de folle*, je revins à la charge en remontant ma robe, puis tirant ma petite culotte sur le côté, je me penchai, il me prit de toutes ses forces, je n'avais jamais joui aussi fort de toute ma vie... la fin de notre relation commença ce soir-là, une comédie de rupture qui avait duré un peu plus de quatre ans au bout desquels je comprenais que je n'avais aucune pitié pour moi en me forçant à croire le contraire, en faisant des efforts, et en me convainquant que ça en valait la peine, j'avais du mal à accepter que je pouvais vivre sans certaines choses, même les plus belles, les plus sécurisantes, les avoir sans qu'elles soient un poids, leur imposer mon propre rythme... au fond, je voulais qu'on me sauve ou sauver quelqu'un, je ne sais pas, on s'était trompés de passion, ou de moule, l'union libre se porte mieux, peut-être, qui sait, quatre années de lassitudes, d'hypocrisies, de rancœurs, de

mensonges, pendant lesquelles remontait forcément à la surface le souvenir de ma tentative de suicide, chaque fois que quelque chose n'allait pas, que je sortais de mes gonds en criant comme une folle, et vu comment je m'y prenais, tel un animal en feu se jetant à l'eau, Makenzy devait croire qu'il y avait sans doute eu d'autres tentatives dans le passé, et qu'il y en aurait d'autres, que j'avais un truc avec la mort... qui saute dans le vide parce qu'un connard fait passer d'abord sa liberté, sa petite personne

Le métro

... j'en garde l'image d'un amphibète fougueux qui se déploie, serpente, se perd, monte, descend, fonce, perdu, condamné à traquer son ombre à travers des couloirs sombres et infinis, surgissant sur les quais comme d'une effrayante solitude, d'une longue continuité de miroirs aux alouettes, d'énigmes incitatives, parlantes, amères, marines, polluées... leurs déflagrations, *voici le roman qui changera votre vie, entêtant, percutant et particulièrement envoûtant, impossible de ne pas adorer ce film, soyez intelligents, essayez cette crème éclaircissante, le parfum des jeunes hommes beaux et musclés, l'art haïtien au Grand Palais, phénoménal, époustouflant, puissant, plein d'humour, la comédie qui ose tout, le progrès c'est sortir de sa zone de confort et répondre à de nouveaux enjeux, le cœur de tout ce qu'on fait c'est vous, profitez d'un entretien de trente minutes avec un naturopathe certifié, une immersion dans les profondeurs de la lumière et de la musique, laissez-vous entraîner par la danse, surtout*

ne spoliez pas la fin, ce serait criminel de la manquer, l'enfant terrible des lettres africaines, cet été je ne veux pas de relou, j'essaie la relation libre, la vraie version du réel... la déferlante exhibitionniste des lourdeurs, des mirages amorphes, l'infini alignement de prose richement extrapolée, incestueuse, irréductible dans sa quête de visibilité, son expressivité – *rhaan* (léger ronflement émis par trois Français sur quatre en parlant, utilisé ici pour désigner l'opinion publique, les ragots, les rumeurs...), nous déplorons ces éclaboussures de soupe, ces lumières nécessaires sous des collines d'ordures, écrasées par des parfums d'égouts, par la phobie séculaire de l'immobilisme ambiant des terres nouvelles, des rêves nouveaux, sans étiquettes ni périphéries, des âges insoumis, des océans fous, nous, locataires des marges, les malheureux à vie, les sombres, privilégions les choses de l'ombre sur la niaise clarté de la complaisance, le récitatif des morts... devant cette surenchère d'images molles, fuyantes, surchargées, violentes, j'avais envie de vomir, et de fuir à la fois... je m'exaltais secrètement à l'idée de mon projet, enfin le grand jour, il n'y aura personne pour m'en empêcher cette fois, nulle présence humaine pour m'arracher au vide, j'avais l'impression d'avoir toujours existé, déambulé vers cet unique but, j'étais prête, en y repensant aujourd'hui, depuis l'autre côté du temps, l'autre côté de tout, du plus loin que je me souviens, je n'avais jamais été aussi en accord avec moi-même... gracieuse, souriante, la mort m'attendait dans une robe blanche debout au milieu des rails, d'aucuns parmi vous étaient que mon geste est une réaction pure et simple à

tout ce dont je vais vous parler, l'oncle, mes géniteurs, la vie et la mort d'Orcel, l'infernal Makenzy (et ces années pendant lesquelles j'espérais avoir le courage de me séparer définitivement de lui), et aussi Paris qui avait fini par pulvériser mes espoirs, me vider... Paris s'incruste dans notre ventre, grandit, s'embellit en se repaissant de notre jus, de nos viscères, comme toutes les grandes villes d'ailleurs, pour survivre elles ont besoin de boire le sang, de manger la chair de leurs habitants, l'humain n'est qu'un pion dans la terrible mécanique d'une modernité moribonde... aucune de ces chutes n'avait directement motivé ma marche vers l'au-delà, ou alors, peut-être toutes à la fois, unies dans une seule et même impulsion, l'être est aussi profond et insaisissable que l'océan, il suffit qu'un séisme dévastateur se produise dans une marge intérieure, nous attire dans un puits sans fond et c'est fini, j'en avais marre, je l'ai dit, de poireauter en dehors de la bonne existence, du bon corps, des bonnes pensées, m'effriter, être la proie de l'ombre, des lointains profonds et antinomiques... pour y mettre un terme, le métro me paraissait la voie royale, ah, difficile de se rater, debout devant les rails, cette foire de veines tressées à perte de vue, déterminée, animée d'une volonté animale mêlée d'un immense sentiment de liberté...

je fermai les yeux, pendant une minute, avant de mourir, on voit défiler tout le film de sa vie, m'avait expliqué grand-mère après s'être remise d'une crise cardiaque, de la naissance à l'instant de vérité, une sorte de feu d'artifice neuronal, le déroulement de

la mémoire autobiographique est le spectacle le plus fabuleux auquel il puisse être donné au mourant d'assister, la splendeur variant selon la quantité et la nature des expériences passées, un souffle inédit nous accompagne dans une gorge lumineuse au bout de laquelle nous attend dans les nuages un navire ailé, l'équipage aussi est ailé, on embarque, le navire se précipite au cœur de l'espace, traverse des mers, cordillères agitées, champs de rêves, visions interstellaires, patchworks d'astres transfigurant des métamorphoses, d'autres ascensions, tout est à la fois si irréel et si vrai, soudain le navire s'approche d'un immense ponton couvert de brouillard auquel il accoste, le capitaine, un homme anormalement grand, tout de blanc vêtu, nous invite à descendre, il faut suivre ce ponton jusqu'au pied d'un escalier immaculé et infini, puis grimper jusqu'à la vie éternelle... je gardais les yeux fermés, non sans penser à mes disparus les plus chers, grand-mère, Toi et Orcel, mais je ne voyais rien de tout cela, du fond de la nuit du métro s'en venaient des sifflements de plus en plus aigus et assourdissants, je fixai intensément les rails, tu vas enfin tirer ta révérence, me dis-je en moi-même, émue...

Terminus

n'est victorieuse aucune aventure humaine, la mort, plus que le prolongement naturel d'un processus inévitable connu depuis le plus lointain passé (ce cliché a la force, la fraîcheur d'une pensée innovante), est une rupture radicale avec le mensonge du monde, on ne meurt ni bien ni mal, on passe une porte vers une élévation personnelle complète, qui l'a déjà vue, la mort, pour de vrai, je suppose que tout un chacun s'est déjà au moins une fois posé la question, pourtant sans la moindre certitude qu'il s'agit de quelque chose de l'ordre du mesurable, du représentable, qui saurait fournir des clés à notre entendement humain et qu'on pourrait utiliser pour accéder à des zones existentielles suprasensibles qui nous étaient jusque-là indétectables... non, personne ne peut se vanter d'une pareille révélation, la mort est là, devant vous, et vous vous regardez les yeux dans les yeux, crépusculaires, complices, séducteurs, émus... pour ma part, j'imaginai une forme très belle et redoutable, dont le temps est un des visages, l'espace

les cheveux diffus, chaque pensée l'écho nu de son prolongement, une sorte de matière noire qui agit sur le comportement de la vie, sans qu'on sache d'où elle vient ni sa nature réelle... là-dessus le point de vue de grand-mère n'avait pas changé, on ne sait pas ce que c'est, qu'elle insistait, on n'en saura jamais rien...

en partant de chez moi, je me suis regardée dans le miroir, suis-je le personnage d'un rêve fait par quelqu'un d'autre, demandai-je, perplexe, un soir pendant le dîner, à grand-mère, plus pour couper la parole à mère qui avait tendance à la monopoliser que pour transmettre une certaine leçon de morale (elle était bien là pourtant, la leçon, cachée sous une bonne couche de subtilité), elle avait raconté l'histoire d'un homme qui disait connaître tous les gens de son quartier, mais qu'aucun d'eux ne semblait connaître, ils passaient devant lui sans le saluer, comme s'ils ne l'avaient jamais vu auparavant, jusqu'au jour où celui-ci décida de se mêler à eux et se rendit compte qu'il était en fait victime de sa propre projection, une hallucination qui paraissait si réelle... j'avais posé cette question au miroir qui, en dépit de mes efforts pour me prouver le contraire, ne me renvoyait pas mon image, mais celle d'une autre, une illusion d'existence cramponnée à mes os – j'avais maigri au point qu'on aurait pu croire qu'une abominable maladie me dévastait silencieusement

pour le dernier jour d'une vie, il faisait beau, le ciel était bleu clair, picoré d'oiseaux, abondamment fleuris et délicatement alignés le long de la voie, les arbres et

les arbustes retrouvaient leur allant, leurs gestes gracieux, les espaces gazonnés, les squares étaient à nouveau investis, les passants, les badauds, les enfants, et même les chiens, comme portés par une énergie neuve, une magie simple, marchaient sans toucher le sol, ravis, les épaules et les traits détendus, aucun trouble ne se lisait sur leur visage, au contraire l'illuminait un sourire que mon éternelle méfiance avait pour une fois du mal à qualifier de fabriqué, mensonger, j'avais cru rêver (ah, mes rêves et leurs collines, leurs chants noirs arrachés à d'autres, mon sommeil était trop étroit pour les contenir), il y avait une lumière inhabituelle même sur les façades des immeubles (certains qui se dégradait patiemment, tout en gardant leur charme, avaient été requalifiés, d'autres accusaient une cohérence esthétique entre l'ancien et le nouveau, mi-haussmannien mi-Art nouveau), les immeubles parisiens racontent un tas d'histoires, les plus douloureuses, comme les plus passionnantes... une lumière semblable à une renaissance... au milieu de la place Gambetta, l'eau de la fontaine, chose très rare, jaillissait tout à coup à travers les lames de verre enchâssées, étreintes par son bassin circulaire, sa chevelure ondulait, s'enroulait, gerbes fines, vapeurs de pluie, puis s'évasait en chandelle, retombait en cascades, fusait à nouveau... le temps faisait halte dans cette partie du 20^e arrondissement, comme pour saluer mon ultime départ...

de chez moi au métro, il fallait compter huit minutes – cinq en pressant le pas –, je longeai l'avenue lentement, j'avais bien conscience que c'était ma dernière fois dans ce quartier, que je ne le reverrais plus, un des

plus charmants de Paris, auquel je suis restée fidèle depuis mon premier jour dans cette ville... mon téléphone sonna, c'était Makenzy, l'affreux menteur, le monstre, c'était étrange qu'il m'appelle à ce moment précis, comme s'il pressentait que j'allais faire une *bêtise*... ce qui me paraissait incroyablement fou, affligeant surtout, c'était l'automatisme avec lequel j'avais décroché voyant que c'était lui (alors que si ma volonté avait été solidaire de mes sentiments les plus profonds, c'est le contraire qui se serait produit, et j'aurais ignoré cet appel)... ce n'était pas sa vraie voix – je l'avais assez subie pour ne pas la reconnaître dès les premiers accents –, mais celle de sa culpabilité, avait-il pris le temps de réfléchir à la différence entre le bien et le mal, entre la sincérité et l'hypocrisie, entre la fiction et la réalité, que pouvais-je attendre, exiger d'un tel animal, il n'y a rien à réparer, on ne répare pas ce que les Makenzy nous font subir... sa voix trahissait une sorte de crainte renflouée à chaque mot, à chaque respiration, à chacune de ses questions, auxquelles je devais répondre, *réponds-moi, dis-moi, allez*, au bout d'une minute, agacée, je lui raccrochai au nez – il n'appelait pas pour moi, il appelait pour vérifier que ce qu'il avait laissé derrière lui n'était pas un cadavre, qu'il pouvait continuer tranquillement sa route...

je marchais si lentement que je pouvais sentir en moi cliquer le temps, tic tac, tic tac, je fis halte pensivement devant ce restaurant qui m'évoquait un souvenir particulier, un déjeuner, le premier avec Makenzy, après une fin de matinée passée à faire l'amour, à glander

dans le lit, puis sur le canapé, à se raconter ces choses qu'on raconte sans raison particulière, ou parce que cela nous donne l'impression de combler efficacement ce moment à deux, ce jour ressemblait en plusieurs points à celui de ma mort, parce que non seulement il faisait beau, mais aussi parce qu'un nouvel horizon s'ouvrait devant moi... le restaurant était rempli, après un hiver pluvieux et particulièrement capricieux, la chaleur plus ou moins revenue, les gens avaient l'air détendu, ils bavardaient, pleins d'une douce assurance, un homme bedonnant riait à chaque phrase de sa jolie interlocutrice, une jeunette assise en face de lui, et qui devait avoir la moitié de son âge, sans doute sa fille, ou une fille qui se tapait un vieux, c'est courant, un petit garçon refusait de s'asseoir avec ses parents, il courait entre les tables, dérangeant les autres qui faisaient comme si ce n'était pas grave, une vieille souriait au petit garçon en lui tendant un morceau de pain, les parents intervenaient, non il ne va pas le manger, mais c'est gentil, le petit garçon s'appelait Gaston, assieds-toi Gaston, maman ne plaisante pas, Gaston viens ici, maman va se fâcher, et papa va se fâcher aussi, disait la mère en toisant le père sur son portable... une femme dans la trentaine profonde mangeait seule, elle portait une robe qui lui arrivait jusqu'aux chevilles et un chapeau qui lui cachait une bonne partie du visage, mais on pouvait quand même voir qu'elle était triste, qu'elle mangeait sans joie, et n'arrêtait pas de regarder le petit Gaston avec envie et un faux sourire, le genre si évasif qui ressemble plus à une grimace, une question cruciale, aura-t-elle un jour elle aussi son propre enfant,

son propre bonheur, puis détournait brusquement le regard, comme pour pas qu'on voie qu'elle pleurait, peut-être se sentait-elle tout à coup si insignifiante en se comparant à la mère de Gaston qui caressait maintenant les cheveux de son fils en lui faisant des bisous, peut-être cette scène invitait la trentenaire à se bouger enfin, à prendre un nouveau chemin, à savoir ce qu'elle voulait réellement faire de sa vie... presque en face de ce restaurant, il y avait un petit square avec un kiosque et des arbres autour, jouté d'un hôpital, je disais à Makenzy si un jour on décide d'avoir un gosse, j'aimerais qu'il naisse dans cet hôpital et qu'il grandisse dans le quartier... dans ce souvenir, il portait un jean bleu serré et une veste marron, moi une robe trop grande, quand je marchais le vent me caressait les fesses, telle une main très large et fluide, j'aimais cette sensation, c'était aussi agréable qu'un début d'orgasme, j'avais pris un steak tartare, Makenzy une salade niçoise, après le déjeuner, je ne me souvenais plus de ce qu'on avait fait, on était allés au ciné au MK2 ou boire un café sur la place Martin-Nadaud, peut-être non... Makenzy devait absolument rencontrer quelqu'un pour un projet dont je n'avais plus jamais entendu parler

en marchant, je pensai, y a-t-il un monde après la mort, est-ce la mort, ce monde, tout à coup j'étais comme hantée par cette pensée, il fallait que je sache, comment faire, le temps était suspendu, oscillant de la détermination au renoncement, et vice versa, mais je retrouvai aussitôt mes esprits... avant de descendre dans le métro, je fixai un moment la rue menant au

cimetière du Père-Lachaise, d'autres souvenirs émergeaient, entiers, aigres-doux, je me disais que je n'aurais pas pu vivre ailleurs qu'à Paris... debout sur le quai, il était dix-sept heures trente, tandis que je me concentrais sur le plan que je devais mettre à exécution dans exactement trois minutes selon le panneau SIEL, les gens se ruaient, autour de moi et en face, perdus dans un bouquin, ou aveuglés par l'écran de leur Smartphone, écouteurs dans les oreilles, indisponibles, réduits, puis une foule pressée sur les deux quais, je pensai encore, ben non, il n'y a aucune chance que quelqu'un te retienne de sauter, ça arrive rarement, pour ne pas dire jamais, comment pourrait-on savoir que tu es là dans cet unique but, et si, par impossible, une âme parvenait à briser l'ordre des choses en empêchant qui que ce soit de se retirer, certains diraient que c'est le hasard, d'autres soutiendraient que c'est un miracle, et c'est parce que le hasard et le miracle n'existent pas que chaque année des dizaines de gens avaient la même idée que moi : sauter c'est de plus en plus courant sur les lignes de la RATP... quoi qu'il puisse advenir, je devais aller au bout de mon plan, même si la foule serrée autour de moi tentait de me retenir comme un seul homme... *saute, sauve-toi*

j'imaginai déjà la réaction des spectateurs de ma chute phénoménale, l'ultime crash, putain de merde, oh mon Dieu, se cachant la bouche derrière des mains tremblantes, choqués, transis, détournant les yeux, et d'autres plus familiarisés à ce genre de drame, du matin au soir, pour qui, sans aucun doute là-dessus,

le métro parisien est un raccourci vers la mort, un cimetière agité, on va tous être en retard à cause de cette pouffiasse qui sait bien choisir le jour et l'heure pour se foutre en l'air et perturber le trafic, mais très peu d'entre eux avaient déjà vu un vrai cadavre, ou beaucoup de sang... moi-même, je n'en avais jamais vu avant que mon âme quitte mon corps, réduit en bouillie par le train, qu'elle le fixe pendant un moment depuis le plafond, puis s'envole vers l'au-delà, abandonnant mes restes sur les voies, rien que ça... je me rappelle la première fois, et toutes les autres, que j'avais entendu cette voix hors champ, perchée à mi-chemin entre la fuite imparable du temps et le corps foudroyé du réel, *le trafic est interrompu entre la station X et la station Y en raison d'un accident grave de voyageur...* en serais-je capable, me demandais-je à l'époque, couper court à sa vie me paraissait la chose la plus extrême qu'on puisse faire, je venais d'arriver à Paris, j'étais jeune et libre, mourir ne faisait pas partie de ma liste, mourir c'était pour ceux qui n'avaient aucun plan, moi j'en avais un : être heureuse... j'avais des raisons de penser que j'étais une force de la nature, mais il n'empêche, chaque fois j'étais traversée par la sensation désagréable de perdre pied rien qu'à l'idée de disparaître un jour, ou vieillir... tandis que, derrière moi, se précipitait un reste de foule vers le quai, je sentais déjà la mort se propager dans mon corps, comme une douce vague, elle me remplissait entièrement, de la tête aux pieds, le train pointait son nez, clignotant, nerveux, inouï, quelle transe, je sautai sans hésiter, c'était parfait...

PASSÉ CONTINU

Mes géniteurs

égoïstes, méchants, insignifiants, il n'y avait pas d'autres mots pour qualifier mes géniteurs, comme tous ceux qui faisaient partie de leur cercle si restreint qu'on aurait dit que le reste du monde, les autres, n'était qu'un fantasme, fruit de leur imagination, une affaire à élucider, mais que ce n'était ni le temps ni le lieu, ce qui m'avait paru le plus absurde dans leur histoire (celle de mes géniteurs), c'était moi, née à terme, à la peau blanche, taille cinquante centimètres, poids trois kilos cinq, bercée, nourrie pour la forme, plus tard recroquevillée sous ses couvertures, ou tapie quelque part dans la maison... tout portait à croire que j'existais uniquement pour justifier le chemin qu'ils avaient pris ensemble, ils pouvaient dire qu'ils avaient une fille, en me poussant devant eux, regardez, elle est là... si j'étais tombée malade je ne suis pas sûre que mère se serait occupée de moi, père non plus, c'est comme ça avec les gosses, elle va s'en remettre, ils ne seraient même pas foutus d'appeler le docteur, ce vieux Godot moustachu

dont la voix dégradée par l'alcool et la cigarette effrayait les enfants, vous auriez le temps de mourir puis de ressusciter, ce traînard ne serait toujours pas là... en dépit de ses nombreuses visites, on ne pouvait pas dire que c'était grâce à lui si grand-mère était encore en vie... à la vérité, père et mère m'avaient conçue sans trop savoir pourquoi, du moins pour combler un manque de suite dans leurs idées, ou peut-être par devoir, pire, mimétisme, conformément à un ordre social, comment l'expliquer, c'est comme si vous étiez invité à dîner chez quelqu'un, et que lorsque vous arrivez, vous vous rendez compte qu'il ne vous attendait pas, il est même très surpris de vous voir vous présenter comme ça chez lui sans prévenir, mais étant donné les circonstances – vous avez fait la route, vous êtes déjà là, il ne faut pas, en vous renvoyant, que les autres invités soient témoins d'un tel manque de civilité, ni se sentent gênés par cette présence inattendue –, alors il vous fait un peu de place en ajoutant un couvert, mais à une table séparée... la primo-parentalité ne laisse pas les concernés indifférents, ces derniers sont submergés par un tas d'émotions qu'ils ne savent pas toujours gérer, encaisser, c'est une nouvelle vie qui est là, avec ses mystères et ses besoins, comment l'accueillir, lui accorder la place qu'elle mérite, l'aimer... j'étais forcée de constater que pour mes géniteurs c'était juste une formalité, un passage gênant obligé, un couple sans enfant est comme un arbre sans racines, la risée du village, dit un jour grand-mère pour répondre à cette question qui me revenait sans cesse et que j'avais fini par lui poser, pourquoi j'existe, pourquoi je suis là... il m'a été donné

de me demander la même chose aussi quelquefois, continua-t-elle, tant de chemins s'offraient à moi, mais aucun ne me paraissait le bon, j'avais l'impression de vivre à côté de mon existence, jusqu'à ce que je comprenne qu'il s'agissait de choisir de monter dans le train ou pas, alors j'ai choisi le voyage, voir le monde, fonder ensuite une famille et m'en occuper... tu existes, tu es là, ma petite, parce qu'une harmonie exceptionnelle l'a voulu, comme il existe des rivières, des collines, des arbres et des milliards d'étoiles dans le ciel, la question est quelle quantité de soi-même est-on prêt à engager vers la métamorphose des tessons de rêve en un véritable halo... elle me regarda en souriant, passa sa main lentement dans mes cheveux, tout ira bien, ma fille, ne t'inquiète pas, puis regagna sa chambre d'un pas lent et appliqué... elle était d'une écoute précieuse, grand-mère, mais en ce qui concerne mes géniteurs, il valait mieux m'adresser à mon ombre que de les aborder, à une poutre, à n'importe quel objet non identifié, car si leur corps voguait dans la maison, d'une pièce à l'autre, comme des étincelles détachées d'une flamme invisible, leur esprit se confondait avec le vide qui enserrait mon existence comme une camisole de force, et pourtant je devais me soumettre à leur regard, leurs certitudes, leurs peurs, sinon je n'étais pas digne d'eux, j'étais un arbre crochu, j'appartenais à leur distance, à l'absence, pour ainsi dire, à quelque chose d'encore plus mystérieux, dès le moment où je commençai à penser, à agir par moi-même...

ils se sont rencontrés un dimanche d'automne devant la petite église, après une messe en mémoire d'un illustre défunt, tous les gens du village étaient présents, cette cérémonie avait lieu tous les ans, et tous les ans il y avait eu de nouvelles rencontres, des éphémérides d'amour qui s'arrachaient deux par deux jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'un seul homme célibataire, parce qu'il y était obligé en faisant le vœu de chasteté ou de continence parfaite et perpétuelle : le Drôle de Curé... et puis il y avait ceux dont ce serait bientôt le tour : les ados... cette année-là à eux deux ils avaient quarante ans, deux jeunes Blancs cathos promis à un bel avenir... une certitude financière, surtout du côté de père, confortait cette grande décision (celle de s'unir) qui aurait pu être difficile à prendre à cause de leur jeune âge et de leurs maigres connaissances des choses de la vie, mais, comme la mort, on en saura toujours très peu de la vie, disait grand-mère, leur mission maintenant c'était d'agrémenter tout ça avec une cérémonie qui avait de la gueule, inscrire leur nom dans le registre des plus beaux mariages de ce village au charme pittoresque, une merveille architecturale à peine perchée, formant un triangle scalène avec La-Ville-la-plus-proche et la mer, puis des enfants faits maison et sur mesure... leur rencontre ne fut pas fortuite, puisque les deux idiots sont nés dans le même village, baptisés le même jour, se gavaient de l'œuvre des mêmes morts découverts dans la bibliothèque familiale, ou recommandés par leur prof de français – Racine, Hugo, La Fontaine, Baudelaire, Zola, etc. –, assistaient aux mêmes spectacles de cirque d'hiver

proposés par cette compagnie italienne dont grand-mère oubliait toujours le nom, aimaient les mêmes chansons qu'ils écoutaient en boucle, les mêmes alcools, voyaient depuis leur fenêtre les mêmes enchevêtrements de ruelles pavées entre les maisons serrées entre elles, la colline qui semblait regarder tout de haut, le grand chemin en terre battue traversant la plaine, la route moderne au loin, la mélancolie... qu'est-ce qu'un village, sinon le temps ratatiné, perdu dans ses pensées

nul besoin d'inutiles faire-part, d'en faire tout un foin, il suffisait que le vent vous arrache les mots de la bouche, les répande dans l'air, pour que tout le village se gonfle d'enthousiasme, prêt à la bringue, les précédentes unions chrétiennes n'avaient pas échappé à la soif populaire, mais ce fut bien différent pour le mariage de mes géniteurs, d'abord il s'agissait de celui du fils de l'Homme, comme on appelait grand-père, *l'Homme, le seul et l'unique*, ainsi la fièvre qui souleva le village fut totale et imparable, ça s'annonçait mémorable, à l'approche du grand jour, à travers rues et allées, cette fièvre inconnue se transforma en une sorte de passion intransigeante, une belle lumière qui illuminait les visages, grimpait les lampadaires pour s'immiscer dans les veines des vieilles ampoules mortes, ignorées de la municipalité... complètement étourdi, le village bénissait ce jeune couple comme il n'avait jamais rien béni auparavant, des courtoisies conventionnelles, des caisses de vin, des passementeries de soie chamarrées d'or, d'éclatants ustensiles, des fleurs et des victuailles, la bassine du courage dans laquelle

les époux devaient boire les restes des boissons servies pendant la soirée s'ils voulaient réussir leur première nuit de noces, et autres présents, d'aucuns y voyaient la plus belle expression de l'amour, ou du voyage qui engendre les êtres, puis les rend à leur propre humanité... c'était que tout d'un coup on avait l'impression que tout le monde se bloquait sur la même note, tandis que l'emballement collectif clouait un écriteau sur le fronton de l'église, *longue vie aux nouvelles étoiles*, mère pleurait, elle n'était plus sûre de vouloir se marier, ça lui paraissait exceptionnel, mais aussi comme un bien pour un mal, une fenêtre ouverte sur rien, une mauvaise action, un mirage dans le désert, un gouffre dans lequel on finit par disparaître complètement... père la rassura comme il put et regagna sa confiance, il n'était pas question qu'il se ridiculise devant tout le village, tout était fin prêt pour la messe hommage, l'amour avait un goût de fruit de saison, rien n'était laissé au hasard, la petite église accueillait leur mariage exagérément, et puis encore des discours à ennuyer une statue... la fête fut belle, ce soir-là mère avait dansé pour la première fois de sa vie, une branche sèche s'agitant dans une robe blanche, cela n'avait aucune importance qu'elle ne sache pas danser, car tous les autres dansaient pour elle, et bien, c'était le plus beau jour de sa vie, ravie, enivrée de toutes ces vérités inutiles, et des interminables prévenances, enveloppée de poussières d'étoiles, on aurait dit qu'elle flottait dans les bras de son homme, ou dans les airs, le banquet poussa jusqu'à l'aube, d'éloquents épithalames accompagnèrent les époux jusqu'au seuil de la porte

nuptiale, il y a quelques années de cela elle avait rêvé que cette porte cachait un fleuve rempli de tous les animaux dont elle avait peur... un an plus tard, le Drôle de Curé accueillit la famille, non sans fierté, pour ma première communion, en présence de mes deux parrains et mes deux marraines, un de mes parrains était l'oncle – le frère de mon père –, le charognard, qu'il aille brûler en enfer, propriétaire de vignobles et d'appartements luxueux dans La-Ville-la-plus-proche, il était le plus riche de la famille, une de mes marraines était assistante sociale, et son mari, grand et très mince, passait un concours pour devenir prof, pour ma marraine être prof c'était le pire métier du monde, oui mais regarde bien autour de toi, rétorquait le mari, il n'y a personne qui a l'air d'avoir besoin de ton assistance... il était facile de le comprendre, en les écoutant se chamailler, ces filières leur permettaient d'affirmer à la première occasion venue qu'ils participaient activement au bien-être social et spirituel de leur village... je me souviens de cette marraine, et pas de l'autre, parce que quelques mois après mon baptême elle avait perdu sa fille aînée d'une manière étrange, le papa poussait trop fort la balançoire avec la *pitchoune chérie* qui s'est envolée et a atterri sur la tête, crac, elle est morte sur-le-champ

mère, devenue orpheline très tôt – elle n'en parlait jamais, je le savais grâce à grand-mère qui disait aussi que c'est parce qu'elle en avait un peu honte, que ce n'était pas très important, *ça se crée une famille*, elle l'avait toujours estimée, surestimée même, selon moi,

sans jamais lui montrer la moindre désobéissance, mère en était reconnaissante... quand père avait voulu placer grand-mère en maison de retraite, elle s'y était catégoriquement opposée et avait proposé qu'elle vienne vivre avec nous à la maison et promis de s'en occuper dans la mesure de ses possibilités... grâce à l'héritage de son père, mère avait été reçue dans un pensionnat catholique, où en dehors des heures de cours elle s'était intéressée à certains métiers, afin de pouvoir aspirer plus tard à une vie digne de ce nom, en exerçant une activité professionnelle non agricole par exemple – à cette époque, très peu de femmes travaillaient en tant que salariées, une prime était instituée pour la femme au foyer, et les milieux dits proprement féminins n'évoluaient pas en termes d'effectif, cette courbe (ainsi que celle de la perception genrée et unilatérale des métiers) continuait de stagner au cours des années suivantes... c'était une décision courageuse, affirma grand-mère, mais en fin de compte la réputation de mère s'était faite comme excellente cuisinière, son cassoulet au confit de canard et à la tomate, sa sauce d'aïoli avec des petits légumes et des patates douces, son rougail de saucisses, elle balançait deux trois trucs dans l'eau bouillante, les plongeait ensuite dans une sauce, et c'était incroyable, tu es une magicienne, la louangeait père en se resserrant, et il advint un jour, tandis que mon père la félicitait, qu'on échangea elle et moi un regard bref et énigmatique, elle se leva brusquement en renversant sa chaise, quitta la table et alla pleurer sous la véranda en fumant... ce geste n'était rien que la partie visible d'un mal-être

profond, *j'en ai marre de cette vie, de tout*, semblait-elle exprimer, *c'est tellement affreux de voir le destin en face*, une histoire dont on ne pourra jamais dévier le cours, le fond et la finalité, ce matin-là elle avait dû se réveiller, regarder autour d'elle et se rendre compte qu'elle avait raté son train, comme toutes les autres femmes du village, que sa passion pour la gastronomie française s'était arrêtée sur la table familiale, pas dans un restaurant étoilé, comme elle l'aurait voulu, dont elle serait la cheffe, où des clients distingués et avisés diraient aux serveurs et aux serveuses de la complimenter, qu'elle était une vraie artiste, qu'ils s'étaient régalés, elle aurait vécu librement son rêve et décidé de se marier un jour si elle en avait eu envie... mais, d'une part pervertie par les impératifs familiaux, maintenue à flot grâce à la fortune de son mari d'autre part, elle avait laissé ce rêve à l'abandon, dérogé à elle-même, en incarnant à la perfection le rôle de femme au foyer, avec tellement d'implication qu'elle s'oubliait parfois, qu'on aurait dit qu'elle était taillée pour ce rôle, qu'elle ne savait faire que ça et n'aurait pu être rien d'autre, un enchaînement de pis-aller non conformes à ses espoirs, corollaires nécessaires à sa survie... et une autre fois, pareil, elle quitta la table en repoussant sa chaise, avec encore plus de violence, j'essayais de lire dans ses pensées, à quoi sert un mariage, une grande maison dans un bled paumé avec un mari approximatif, quand on peut se forger une vraie place ailleurs et s'enivrer de sa passion, quand elle était revenue s'asseoir à table, accompagnée par père qui l'avait suivie sous la véranda pour la rassurer, elle tremblait légèrement, ses mains se

crispaiet, je ne me rappelais pas l'avoir déjà vue dans un tel état d'angoisse, ça va aller, lui avait dit grand-mère, elle avait secoué la tête affirmativement, puis saisi ses couverts, et recommencé à manger très lentement, elle avait fini par retrouver son état normal, c'est-à-dire son état de femme récif, volcan, fossé, imperméable... père regrettait qu'elle n'eût aucune fréquentation, ce qui lui donnait l'impression de vivre avec une ombre, plus qu'une épouse, il suffisait à mère de passer le seuil de la porte pour devenir la créature la plus seule sur cette terre, mais cette idée ne semblait pas la terrifier plus que ça, le fait d'avoir personne d'autre que nous dans ce monde, c'était pourtant tout sauf une vie...

la première et dernière fois qu'elle avait quitté la France remontait à un voyage scolaire en Allemagne, avec son groupe, elle avait visité plusieurs villes de Bavière, sans doute n'imaginait-elle pas qu'elle allait découvrir un pays très beau et joyeux, les écorcheries des deux grandes guerres exposées par les bonnes sœurs du pensionnat avaient inhibé dans son esprit toute image de beauté, de bienveillance dès qu'il était question de l'Allemagne, elle s'attendait à des paysages insipides et froids, mais c'était tout le contraire, du moins dans les endroits où elle avait été – le château de Nymphenburg, la fameuse Route romantique de Wurtzbourg jusqu'aux contreforts des Alpes, en passant par des petits villages magnifiques et des villes médiévales –, elle ne comprenait pas l'empressement des filles du groupe à rencontrer de jeunes Allemands

qui, toujours selon les récits un peu étourdis des religieuses, étaient tous prétentieux et déshydratés... jusqu'à ce que son regard croise celui d'un stagiaire dans un musée de Munich, le jeune homme était visiblement sous son charme, il ne trouvait pas ses mots pour expliquer comment allait se dérouler cette visite pendant laquelle ils n'arrêteraient pas de s'échanger des regards discrets, mère se rappelait qu'ils avaient réussi dans un moment inattendu à se caresser la main, Dieu sait ce qui se serait passé entre eux, s'il ne s'était pas agi d'un voyage de groupe prônant le respect des règles collectives, avant ce jour-là personne n'avait suscité chez elle autant de désir, et elle ne pensait pas que cette lumière que ses mains cherchaient à attraper à travers les nuits désertes du pensionnat, c'était l'amour, ou peut-être le corps de l'autre... l'Allemand lui avait raconté une anecdote pour le moins bizarre, depuis deux siècles tous les hommes de sa famille avaient choisi des filles nettement moins âgées qu'eux, vierges, et sans péché, Jésus est né de cette fille-là, tandis qu'il essayait, dans un français drôlement frelaté, de la convaincre d'accepter qu'il lui rende visite en France, mère repassait dans sa tête certaines règles de vie au pensionnat : toute absence exceptionnelle, activité extérieure, sortie annuelle, devait faire l'objet d'une demande d'autorisation écrite (fournie en début d'année, ou déposée au bureau du conseiller principal d'éducation au moins vingt-quatre heures avant, aucune dérogation de principe ne serait accordée) des parents, ou tuteurs légaux, les orphelins dépendaient de l'humeur de l'administration, y compris les

élèves majeurs, au-delà de vingt heures, les communications téléphoniques internes n'étaient plus transmises, sauf en cas d'extrême urgence, les garçons n'étaient pas admis dans l'internat... non ce n'est pas possible, disait-elle à l'Allemand sans donner d'explications, tu me plais beaucoup, mais tu ne pourras pas venir me rendre visite en France... c'est à partir de ce moment-là qu'elle avait compris et décidé de se mettre à l'abri de cette monstrueuse bête qu'on appelle la solitude, de ne plus observer leurs règles, être la petite orpheline qui se faisait traiter comme un torchon par les filles de son âge... pour tout dire, ces idées d'horizons neufs l'habitaient depuis ce matin d'hiver où elle s'était réveillée et s'était rendu compte que les Anglais avaient débarqué (quand j'avais eu mes règles pour la première fois, elle avait utilisé cette même expression, sans prendre la peine d'en expliquer le sens ni l'origine, tu es une femme maintenant ma fille, c'était tout), cloîtrée, programmée, comment ne pas trembler devant le moindre remous du monde quand on a eu cette éducation... il fallait attraper une branche sûre et sortir de là le plus vite possible, à dix-huit ans elle était prête, et même impatiente d'envoyer un message clair à ses anciennes détractrices du pensionnat, ainsi qu'à tout le village, Sainte-Catherine allait devoir trouver quelqu'un d'autre à coiffer

ce dimanche après la messe, en croisant les yeux de père sur l'esplanade de l'église, quelque chose – auquel elle tentera de trouver une explication plus tard, c'est-à-dire trop tard, et sans succès, comme si l'y avait poussée

une pulsion obscure – lui disait que c'était lui, et c'était réciproque, elle trouvait toutes sortes d'excuses pour ne pas se convaincre du contraire, et continuer à s'enfoncer dans ce mariage, à tuer ses rêves, s'ouvrir au monde lui paraissait au-dessus de ses forces, elle avait oublié entre-temps où elle voulait aller, pris goût à l'attente, l'inertie, l'insignifiance, pour en arriver à la conclusion qu'elle n'avait jamais été heureuse avec père, qu'ils ne s'aimaient pas plus que ça, qu'elle n'aurait été heureuse avec personne d'autre d'ailleurs, et qu'elle ne le serait jamais, quinze ans de mariage c'est pire qu'un suicide... et en même temps elle était la femme d'un homme issu d'une des plus grandes familles du village, on pouvait croire qu'elle était restée pour le prestige, la maison, les frusques de luxe qu'elle pouvait s'offrir librement avec l'argent de son mari, le jazz des ragots, *rhaan*, hier je l'ai croisée à La-Ville-la-plus-proche, la pauvre, elle fait pitié, qu'est-ce que tu veux, ce n'est pas avec des mœurs bourgeoises qu'on forge le bonheur, tu crois qu'elle couche encore avec son mari, fais-toi inviter à leur apéro, et tu lui poseras la question... quand on veut une autre vie que la sienne, on devient méchant et complexé, je me rappelle nettement cette fois où, par mégarde, j'avais pensé à voix haute, quelque chose comme *toutes les amours sont tristes*, elle avait entendu mais n'avait rien dit, elle avait juste laissé ce qu'elle était en train de faire pour venir d'un pas décidé me gifler de toutes ses forces, petite insolente, j'ai cru avoir été frappée par la foudre, j'étais complètement sonnée, j'avais très mal à la joue, mais au lieu de pleurer, j'ai ri de bonne foi en la fixant droit

dans les yeux, cette pensée n'était pas plus insolente ou révolutionnaire que ça, d'autant qu'elle ne lui était pas destinée, elle avait dû aller chercher dans l'innocence de mes mots une vérité qu'elle ne supportait pas et qu'elle croyait désamorcer en me frappant, je pouvais lire en elle comme sur un écran, un simple regard suffisait, elle m'enviait ma liberté, ma jeunesse, j'étais ce qu'elle n'avait pas su être, une fille qui ne demandera à personne son avis lorsque viendra le jour de partir à la conquête des soleils roses et bleus qu'elle dessinait enfant sur les murs de sa chambre... les replis de l'horizon, ce besoin viscéral de voyager, se nourrir de nouvelles choses, je trouve qu'on est de moins en moins nombreux à le ressentir, peu désireux de s'entourer de gens, de paysages qu'on ne connaît pas, expliqua grand-mère en feuilletant ses vieux albums photo, en commentant chaque image, on la voyait sur un quai de gare, le corps affirmé, penché dans le vide, le bras accroché à la porte d'un vieux train, dans un parc, entourée de ses amis, en robe d'été à Manhattan regardant droit l'objectif de la caméra, tirant la langue depuis une terrasse à Berlin, déguisée en épouse de pape au carnaval de Paris sur la place de l'Opéra, etc., pour mère c'était trop tard, comme toutes les femmes en domesticité chez un homme elle était épuisée, le village s'était refermé sur elle comme une malédiction, elle sortait ses plus beaux habits pour aller faire ses emplettes, ou seulement prendre l'apéro avec des habitués de la maison, ces robes qui coûtaient une petite fortune au portefeuille de père, mais elle y mettait un point d'honneur, tout ça devait lui donner l'impression

de briser le plafond de verre qu'elle représentait pour elle-même, et de devenir pendant une heure ou deux, ou le temps d'une soirée, la femme qu'elle avait toujours rêvé d'être, une femme du monde alliant l'élégance, le savoir-faire, la fortune, l'éducation et autres mensonges...

mère ne l'avait pas vue venir, cette fille sur laquelle elle n'avait aucun contrôle, la moque-famille, sa fille qui ne sera jamais sa fille, cette étrangère qui ne partageait presque rien avec elle... ce n'était pas par hasard qu'elle n'avait pas trouvé mieux que de me gifler, il était évident que le bref regard – et bien d'autres plus tard – échangé avec elle cet autre soir au-dessus de la table avait été interprété comme un signe de provocation de ma part, oui, c'est tout ce que tu es pour papa, pour grand-mère et moi, une femme au foyer, une cuisinière, une bonne à tout faire, tu n'auras jamais la place que tu mérites, ni rien d'autre... j'étais une cible désormais, elle me traquerait jusqu'au bout, elle ne me laisserait aucune chance, c'était évident, je n'étais plus en sécurité du tout chez moi, je ne l'avais jamais été, je crois... et puis, au-delà de ça, la maison ressemblait à un beau navire rescapé des dernières intempéries du siècle, autant que je me souviens, l'esprit de celui que les villageois appelaient l'Homme, le seul et l'unique, planait sur tout, à travers les chambres, la véranda, le jardin, on n'avait nullement besoin de parler de lui, puisqu'il occupait la place qu'il avait toujours occupée : celle du maître incontesté, l'image de Dieu... sa photo était accrochée au-dessus de la cheminée, ou sur

le mur dans la chambre de mes géniteurs à l'emplacement de leur photo de mariage, ou encadrée sur la table de chevet de grand-mère, ou dans la cave où on ne mettait presque jamais les pieds, si une feuille était portée par le vent, j'imaginai qu'elle était cueillie par sa main d'outre-tombe, yeux marron discrets, autoritaires, moustache fournie, épaules parfaitement alignées, buste large, redingote sombre, une nuit je crus avoir rêvé de lui, mais à la place de son visage c'était celui de l'oncle, le lendemain à l'apéritif je regardai l'oncle bizarrement, et lui ne sembla pas gêné du tout, il dit même : ma chère nièce me trouve de plus en plus beau, on dirait... grand-père avait travaillé dur toute sa vie, ourdi toutes sortes de plans, pour que sa famille, ses fils ne manquent de rien, au nom de sa fameuse théorie selon laquelle la vie comporte un ensemble de règles qui, si on les suit de manière formelle, mènent inmanquablement aux résultats escomptés, dans ce même ordre d'idées, si on lui avait demandé d'aller vendre à la guerre du pinard et des Philip Morris pour atteindre son objectif, il l'aurait fait (une façon de dire qu'il ne reculait devant rien, si ça lui permettait de s'enrichir davantage), expliquait grand-mère qui parlait de son défunt mari avec une légèreté troublante, caractéristique des femmes de sa génération, il était exceptionnellement courageux, c'était un bon vivant, un vrai, un amoureux du grand vin, le genre aussi qui ne disait pas grand-chose sur ses activités, sur l'origine de son argent, de temps en temps il enfilait un costard et disparaissait au bout du monde, parfois pendant des semaines sans donner de nouvelles, il n'avait jamais

su ce que ça voulait dire « manquer », jamais (on avait suffisamment d'argent pour faire vivre le village entier), ni saisir la différence entre aimer une femme et la domestiquer, comme ses cons de fils d'ailleurs, je suis restée aussi longtemps avec lui, continua grand-mère, parce que je l'aimais, je l'avais domestiqué aussi à ma manière ha ha ha, au fond on était tous les deux pareils, pervers et amoureux...

grâce aux fruits obscurs du travail de cet homme, père était censé devenir quelqu'un hors du commun, à l'instar de l'oncle, c'était évident aux yeux de tous, les membres de sa famille, ses profs et ses amis de lycée, matériellement vous ne manquez de rien, mais une intelligence ça s'affûte en la mettant à profit, répétait le patriarche à ses deux garçons, mais en vérité il s'adressait à père, le faible, l'impuissant, il aurait fallu que père prenne ses études au sérieux, qu'il arrête de se comporter en Monsieur Tout-le-monde, d'être incessamment là où on l'attendait, mais il n'avait rien compris, même en grandissant, en devenant un homme fait, jusqu'à ce qu'on finisse par le ranger parmi les cancreaux auxquels on veut bien montrer un peu de respect du fait de leur nom et de leur situation, mais pas au point de voter pour eux aux prochaines élections municipales si l'idée de se présenter leur venait à l'esprit, si cela était le cas, je suis persuadée que le maire de l'époque, un vieux retraité agricole presque totalement figé par l'arthrose, n'aurait rien eu à craindre car, sur les quatre-vingt-dix habitants du village, environ dix seulement auraient voté pour père,

parmi eux le Drôle de Curé, l'oncle (pas sûr), mère, les gens de l'apéro, quoi... il y a certaines choses que ni le nom ni le milieu ne peuvent garantir, alors à défaut d'une vie politique ou professionnelle bien remplie, pour laquelle il se serait battu, père avait opté pour la facilité en devenant le ridicule second, le sous-verge de son frère réputé intelligent, habile, l'enfant terrible des affaires, de la gestion de la fortune familiale, il ne laissait rien se dérouler hors de son contrôle, même ce qui ne le regardait pas ou qu'à moitié, père le laissait faire, prendre des décisions à sa place, par exemple l'oncle n'éprouvait aucune gêne à tout payer, hôtel, billets de train, toute une batterie de gâteries, pour que les nouveaux mariés acceptent de passer leur lune de miel à l'endroit qu'il avait choisi, rien que pour affirmer son autorité, c'était leur mariage, le début de leur nouvelle vie, c'était à eux de décider, l'oncle n'avait pas à s'en mêler, son opinion il n'avait qu'à se l'enfoncer où on sait, il fallait le remettre à sa place, ce gros lourd, mais au lieu de s'indigner mère se confondait d'emblée en remerciements, il paraît qu'elle avait même pleuré, père, lui, n'y voyait pas d'inconvénients, que sa volonté soit faite, grand-mère n'avait pas pu empêcher cet affront, la reconnaissance des époux envers le bienfaiteur était si intense que la moindre ingérence défavorable de sa part l'aurait fait passer pour la pire des rabat-joie, père se serait mis dans tous ses états, son frère avait toujours raison, et lui était comme né pour lui obéir – on aurait pu croire qu'il n'avait pas d'autre passion dans la vie, non seulement il ne cessait de le vanter, *il est génial dans tout ce qu'il entreprend*,

de rabaisser ses propres mérites devant lui, *mille fois plus que moi j'avoue*, de rire à toutes ses blagues, même celles sur mère et moi, ou sur la manière dont notre maison était décorée, gérée, c'est crade chez vous, en entendant cela, *illico presto* mère bondissait avec un torchon et se mettait à épousseter, avec beaucoup de gravité, alors qu'elle venait de passer plusieurs heures à faire le ménage, à astiquer partout, éliminant la moindre trace, justement pour que celui-ci ne trouve rien à redire en arrivant à la maison pour l'habituel apéritif dont il était l'initiateur et le financeur... quand ce n'était pas une blague choquante qui ne choquait personne outre mesure, c'était un souvenir incommodant pour lequel le moment était mal choisi... je ne saurais dire à quoi tenait l'admiration de père pour cet enfoiré de frère, était-ce un miroir qui lui renvoyait une image améliorée de lui-même, son super héros, ou un délire de cadet pour qui, sans le regard, la voix, l'intuition de l'aîné, rien n'a de sens, tout s'effondre, mais le pire c'est que mère aussi riait honteusement aux inepties de son beau-frère, ils allèrent jusqu'à trouver très drôle cette histoire qui remontait au lycée : dans les toilettes de l'établissement, on avait trouvé un garçon complètement assommé, il avait le nez et une côte cassés, ainsi qu'un œil poché qui ne s'ouvrait plus, c'était bien l'oncle le coupable, mais c'est père, la tête de foin, le pain sucé, qui avait tout avoué, vous êtes sûr, avait demandé le proviseur adjoint à l'élève pas brillant mais qui, d'aussi loin qu'il s'en souviennent, n'avait jamais fait de mal à une mouche, ni eu aucun mot déplacé, un retard, une absence, et qui dans toute sa

carrière ne se rappelait pas avoir déjà vu un coupable se présenter et avouer son fait la tête baissée, je sais que vous n'êtes pas capable d'une telle action, pourquoi protégez-vous votre frère, vous vous trompez monsieur, c'est bien moi qui ai tabassé ce jeune homme, répondit père, mais c'est la voix débilement féminisée de l'oncle qu'on entendait, grand-mère avait toujours détesté ce côté vilain chez lui, si on m'annonçait que tu avais été échangé contre un autre à la naissance, je ne vois pas ce qui pourrait m'empêcher de le croire, dit-elle une fois à son fils qui ne la portait pas non plus dans son cœur – il l'appelait *la vieille*, et si cela n'avait dépendu que de lui, il l'aurait déjà oubliée dans une de ces maisons pour vieux... c'était loin d'être fini, après cette histoire au lycée, l'oncle avait recommencé à abuser de la crédulité de son frère, et c'était *marrant* à chaque fois, pour reprendre son propre mot, l'influence qu'il exerça sur lui fut sans limites : imaginez une marionnette manipulée par un infatigable pervers...

à la vérité, la seule chose qui me paraissait pour ainsi dire réfractaire chez père était en fait assez banale, c'était même un peu comique, il fréquentait secrètement (c'est-à-dire sans mère) un cabaret populaire situé en périphérie de La-Ville-la-plus-proche, un week-end sur deux il allait y boire et danser, croquer des pouffiasses, et autres saloperies de mari solitaire, ce qui aurait pu laisser croire qu'il avait plusieurs vies avec plusieurs femmes, d'autres enfants, il attisait la curiosité du village jusqu'au non-sens, *rhaan*,

la bite publique, il avait dû être dépassé par les métamorphoses subies par son couple... quant à mère elle était devenue une autre, silencieuse, de plus en plus distante, elle envoyait promener père, lui faisait un tas de reproches, parfois en présence de l'oncle qui réagissait à peine en caressant son toupet, connaissant la passion de celui-ci pour se mêler de ce qui ne le regardait pas... enfin plus rien n'allait dans le mariage de mes géniteurs, les jours passaient, les semaines, les mois, mère ne retrouvait pas ses esprits, si on venait à demander à père comment allait sa femme, on pouvait être sûr qu'il répondrait, ben, elle cherche ses esprits, on peut imaginer combien les journées de cette femme étaient mornes et insipides sans ces scènes qu'elle provoquait parfois, rongée par l'ennui, comme pour se requinquer, sa vie avait été réduite à la seule fin de mépriser son mari, ou s'en préoccuper jusqu'à l'évanouissement, j'exagère peut-être mais je ne voyais pas ce qui aurait pu l'occuper sinon, en dehors du jardin, la cuisine, et grand-mère, elle s'était mise subitement à écouter les chansons de Brassens, dans la somnolence de ces longs après-midi, elle semblait y trouver les mots qui allaient à son blues, *laissons le chant libre à l'oiseau, nous serons tous les deux prisonniers sur parole*, mais rien de plus, une étoile serait tombée du ciel juste à côté d'elle, elle ne l'aurait pas vue, ou elle l'aurait confondue avec une pierre, ou une crotte de chien... une chose est certaine, Dieu l'avait punie en lui faisant croiser le regard de ce jeune homme, voici une faute que le Tout-Puissant avait commise et ne pourra jamais corriger, tous les dieux ont la boutanche